

244 b26

MEMOIRES

DE MADAME

DURDOF,

OU

*Histoire du Marquis d'Al-
bernac & de Céphise.*

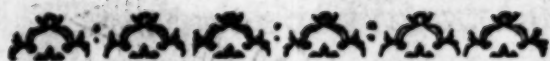
TROISIEME PARTIE.



A LONDRES.

1 7 6 2.





MEMOIRES

DE MADAME

DURDOF.

TROISIEME PARTIE.

AMSTERDAM ne présenta que de l'ennui à Céphise : (ce qui lui donna bientôt lieu de regretter Londres.) Elle ne trouva dans cette fameuse Ville que des gens dévorés par l'ambition de faire fortune.

III. Partie.

A

(2)

Elle' ne vit que des visages alternativement tristes & se-reins. Dans tout país uni-quement occupé du com-merce , la différence des vents y fait celle du main-tien. L'un souhaite un tems contraire à l'autre. On ne voit point celui-ci content , que celui-là ne soit attris-té : mais la satisfaction du premier n'est jamais sans in-quiétude. Un Vaisseau fait-il voile pour les Indes ? Le retour d'un autre est atten-du. Le vent est-il favorable à celui - là ? Il peut être fâ-cheux à celui-ci. Tel vient

d'affurer & a déjà supputé un profit considérable, qu'il apprend le naufrage. La nouvelle d'une banqueroute arrive à tel autre. Il compte se dédommager d'une perte réelle par un gain en espérances sur des marchandises qu'il a envoyées: mais il a été prévenu par un envoi semblable. Nouvelle perte à esfuier: &, quand il n'en feroit que manquer à gagner, chez le commerçant c'est toujours perdre.

Il s'en falloit donc de beaucoup que Cephise trouvât de quoi s'amuser. L'esprit de

(4)

commerce ne pouvoit être le sien , & surtout à son âge , où l'on ne respire que la gaieté. Le Marquis d'Albernac ne fut pas long-tems sans essuier des reproches. Vous m'avez sacrifiée, lui dit Cephise, à votre passion & à votre jalousie. Votre respect & ma vertu devoient-ils vous faire prendre pareils sentimens ? Jamais , répondit d'Albernac, ils n'ont été les miens. Je n'en connois d'autres que ceux que vous me soupçonnez de ne point avoir : & c'est une injustice de votre part dont j'ai droit de me plaindre.

Mais , reprit Cephise , si votre amour pour moi avoit été bien pur , n'auriez-vous pas préféré de me laisser avec Meladi Clardon , à m'amener ici , pour être victime de l'ennui & de la tristesse ? Vous ignoriez sans doute que ç'étoit travailler contre vous . La mélancolie engendre les réflexions . Quel sujet n'ai-je point d'en faire ? & nullement à votre avantage . Ma vie fugitive ne peut que me rappeler un sort qui n'étoit point fait pour moi . Je ne revois en Cephise qu'une proscrire , & en d'Albernac

que son ravisseur. Quelle plus affreuse destinée ! L'agrément que je trouvois avec Meladi, faisoit quelque diversion à mes peines, à mes remords : ici je n'en trouve aucune. Consolez-vous, chère Cephise, répliqua d'Albernac : vous n'aurez bientôt plus à souhaiter une diversion qui ne peut flatter que par intervalles. J'attends de jour à autre le consentement de Monsieur votre pere. L'amie de Madame Durdof m'a assuré que je le recevrais dans peu. Votre tendresse se trouvera autorisée. Vos peines,

(7)

vos remords cesseront ; & mon amour , toujours le même , vous fera oublier que vous en aiez éprouvés. Mais, de grace , ne vous abandonnez point ainsi à la tristesse. Je conçois que cette vie-ci n'est nullement faite pour vous ; qu'elle n'est rien moins qu'amusante : soiez certaine qu'elle durera peu. Il faut vous dissiper. Il faut voir le monde ; & ne vous point concentrer ainsi dans de tristes réflexions qui ne peuvent que m'aliéner votre cœur. Il fait seul l'objet de ma jalousie ; & si j'éprouve de la passion , ce

n'est que pour me le conserver.

Que je me dissipe, que je voie le monde, dit Cephise! Mais quelle société faire ici qui puisse me dédommager de Meladi? Avec elle j'étois à mon aise; elle y étoit avec moi. Nos esprits, nos caractères, nos humeurs sympathisoient au mieux. Je ne dis point, répondit d'Albernac, que vous contractiez des intimités, comme avec Meladi. Pour bien connoître les femmes, il faut encore moins les fréquenter, que les étudier: & le tems de cette étude doit être

être de beaucoup plus long
que celui que nous avons à
rester ici. Sans vous trop li-
vrer, vous pouvez faire quel-
ques sociétés. Tout votre
but doit être de chercher vo-
tre amusement. Je fais bien
qu'il en coûtera à votre fran-
chise de témoigner une cer-
taine amitié que vous n'au-
rez point : mais vous ne de-
vez point vous en faire de
scrupules. C'est presque tou-
jours ne prendre que sa re-
vanche. C'est un usage reçu
parmi les femmes. Partout
elles sont femmes : & vous
ne pourriez vous attirer leur

haine , qu'en piquant leur jalousie de vous trouver plus dissimulée qu'elles. Votre caractère doit vous cautionner que vous ne courrez pas ces risques.

Je le sai , reprit Cephise : & je leur céderai toujours ce que je trouve un défaut & non pas un avantage. Ici il n'y a pas beaucoup à choisir : mais encore à qui me conseillez-vous de donner la préférence ? Vous avez plus d'usage du monde que moi. Vous connoissez mon caractère. Vous devez savoir quelle société peut mieux me con-

venir. La maison de Madame Pinwrok , dit d'Albernac , me paroît devoir être distinguée. Elle rassemble la meilleure compagnie : & , dans sa famille seule , vous y trouverez beaucoup de ressource. Cette Dame , sans être jeune , n'est point sur le retour. Son esprit est autant solide qu'égal. Elle est fort affable. Son caractère est , j'en conviens , d'être assez sérieuse ; mais sans avoir le ridicule des femmes qui ne sont plus de cette grande jeunesse. Si elle n'excite point la gaieté , elle fait du moins partager

celle des autres. Vous avez droit de compter bientôt sur son amitié. D'ailleurs elle a une Demoiselle de votre âge, qui a reçu l'éducation la plus accomplie. Jolie voix & beaucoup de goût : elle joue de plusieurs instrumens ; vous concerterez ensemble. Elle est versée dans l'Histoire ; vous en disserterez. Conversation légère , humeur gaie ; vous la secondez. Phisionomie plus que revenante : des graces qui font encore valoir ses talens. Voilà son portrait : c'est moins le flatter, que ne l'ébaucher.

Il méritoit bien d'inspirer à Cephise l'envie de faire connoissance. Elle comptoit trouver l'utile & l'agréable. Elle dit à d'Albernac de la mener dès le jour même faire sa visite. Elle trouva qu'il ne lui avoit donné qu'une foible esquisse de Mademoiselle Pinwrok. Elle en fut plus curieuse de lier avec elle. Cette maison devint sa favorite. C'étoit tous les jours nouvelles découvertes avantageuses à Mademoiselle Pinwrok , & qui lui attachoient Cephise de plus en plus. Elles devinrent , en peu de

III. Partie.

C

tems ; deux amies inféparables. La mere étoit charmée de voir cette intimité. Elle trouvoit en Cephise une jeune femme tout-à-fait raisonnable , & qui pouvoit achever de donner le ton de la bonne compagnie à sa fille ; de lui faire prendre cet air aisé , mais séant , ce maintien naturel ; enfin nos façons Françoises , toujours recherchées chez l'Etranger de bons sens , parce qu'il renonce au préjugé d'être trop partial sur les usages de sa nation.

Se passoit-il deux jours ;

fans que l'on vît Cephise ?
 C'étoit des plaintes d'amitié
 de la part de la mere ; & la
 fille témoignoit de la jalou-
 sie que Cephise procurât à
 d'autres le plaisir de la voir.
 Des reproches aussi obligeans
 avoient d'autant plus lieu de
 la flatter , qu'elle voioit qu'ils
 étoient sincères. Mademoi-
 selle Pinwrok ne tarda point
 à juger Cephise digne de sa
 confiance. Plus d'une fois
 celle - ci l'avoit trouvée in-
 quiette , même chagrine. El-
 le avoit hasardé de lui en de-
 mander le sujet. Mademoi-
 selle Pinwrok avoit toujours

éludé. Elle craignoit de faire sa confidente d'une étrangère qu'elle croioit ne pas connoître suffisamment. Cephise avoit cru qu'une curiosité d'amitié avoit été prise pour indiscretion. Elle se donna de garde de questionner de nouveau. Mademoiselle Pinwrok s'en trouva formalisée. Elle reprocha à Cephise de ne point s'intéresser à ce qui la regardoit. Cephise se disculpa par des protestations contraires. Elles suffirent à Mademoiselle Pinwrok pour lui ouvrir son cœur.

A juger par les apparences , vous me croiez sans doute la fille la plus heureuse du monde. Vous me voiez chérie également & de mon pere & de ma mere ; mais je dois être bientôt victime de leur ambition. Je crois cependant que ma mere ne se prête que par complaisance. Quoi qu'il en soit , je suis destinée à un Bourguemestre : homme dans peu sexagenaire , fantasque , grossier , bizarre , capricieux , entêté dans ses sentimens , humeur difficile , caractère infociable , esprit lourd , pé-

sant , & que votre nation définiroit par esprit Hollandois. Voilà sans doute un portrait bien affreux : & vous soupçonnez qu'il est fait par prévention , ou que j'ai le cœur-pris. Il n'en est cependant rien. Vous avez peine à concilier la tendresse de mon pere , pour une fille unique , avec un pareil choix : mais de gros biens semblent lui masquer des défauts monstrueux. Plusieurs de ses amis lui ont déjà représenté que c'étoit me rendre malheureuse. Il ne veut rien écouter. Il dit que c'est à mes

complaisances , à ma douceur , à rectifier de prétendus défauts ; car il ne veut pas les avouer. Il ajoute que c'est à moi d'être obéissante : & que, pour peu que j'hésite , il saura bien user de son autorité. Jugez donc , Madame , combien il faut que je prenne sur moi pour cacher mes peines. Mais celles-ci ne sont qu'en perspective. Que seront-elles au moment d'être livrée à un homme que je déteste ? Quel service ne me rendriez-vous pas , de rappeler la tendresse de mon pere ? Et , par la sui-

te , il vous feroit obligé du retour de sa raison.

Il n'est rien , ma chère Pinwrok , dit Cephise , que mon amitié pour vous ne me fasse entreprendre. Mais l'entêtement de Monsieur votre pere ne m'annonce que d'inutiles tentatives. Ses amis n'ont pû rien obtenir. Que peut espérer une jeune étrangère qu'il connoît à peine ? Il est fâcheux que Madame votre mere n'ait aucun empire sur son esprit : je me réunirois avec elle. Il m'en coûteroit peu d'essuier de premières bourasques , si ,
n'improuvant

n'improuvant pas d'abord la façon de penser de votre pere, j'avois du moins l'espérance de la combattre par la voie de la raison. Mais de quelle ressource peut-elle être avec un homme décidé par entêtement, & aveuglé par l'ambition ? Il fera valoir contre moi une prétendue expérience, qu'il mettra au-dessus d'une raison qu'il me soupçonnera de ne point avoir. Je pense qu'il est contraire à vos intérêts que je me déclare son antagoniste. Il persisteroit encore plus dans son sentiment. Je veux lui donner un plus

III. Partie.

D

redoutable adversaire. C'est à d'Albernac à vous servir. Je l'instruirai. Monsieur votre pere l'estime , le considère. D'Albernac liera plus étroitement avec lui. Il gagnera sa confiance. Il attendra que Monsieur Pinwrok lui en donne la preuve , en lui faisant part de votre établissement. D'Albernac a l'esprit fin , délicat , il pourra , mieux que tout autre , vous être utile. L'envie de vous obliger , sa tendresse pour moi , doivent vous cautionner qu'il prendra vos intérêts à cœur.

Cephise alloit compromettre les siens. D'Albernac se fit d'abord un peu valoir. Il témoigna une certaine répugnance de heurter de front les volontés d'un pere. Cephise lui dit que ce n'étoit point du tout de cette façon que l'on comptoit qu'il s'y prendroit : qu'il devoit au contraire user d'une très-grande modération , pour faire connoître à Monsieur Pinwrok le ridicule que cet établissement jetteroit sur lui, en faisant le malheur d'une fille qu'il aimoit ; qu'il falloit s'armer d'une extrême com-

plaisance, vertu toujours nécessaire pour ramener au parti de la raison les gens qui abondent trop dans leurs sentimens. D'Albernac entama sa négociation dans la seule vûe d'obliger Cephise en Mademoiselle Pinwrok. François délié & rusé, il se promit de gagner bientôt la confiance d'un Hollandois méfiant & soupçonneux. Il ne se contenta pas d'être complaisant. Il se composa au point de pouvoir flatter. C'étoit le seul moien de réussir auprès d'un homme extrêmement prévenu en sa faveur. Monsieur

sieur Pinwrok avoit le foible de boire , & quelquefois outre raison. D'Albernac favoit que souvent il est nécessaire de partager les défauts des autres , pour leur plaire. Il devoit lui en coûter de renoncer , de tems à autres , à la sobriété : mais il falloit captiver l'amitié de Monsieur Pinwrok. C'étoit l'acheter au prix d'un plaisir qui ne doit jamais être celui d'un homme bien né : aussi d'Albernac ne regardoit-il cette complaisance que comme une corvée , indispensable cependant , pour en venir à

ses fins , & prouver à Cephise qu'il n'avoit rien à lui refuser.

D'Albernac ne s'opposa point à laisser sa raison s'éclipser , mais légèrement , pour contracter une plus étroite amitié avec Monsieur Pinwrok. Celui-ci prit un acte de complaisance intéressée , pour simpatie de goût. *Aperit otia Liber.* Monsieur Pinwrok crut que ce seroit manquer à son ami , que de ne lui point faire part de l'établissement de sa fille. Il étala la fortune du Bourguemestre , qui , réunie avec une fort honnête que Made-

-moiselle Pinwrok avoit droit
 d'attendre, feroit une des
 bonnes Maisons d'Amster-
 dam. D'Albernac félicita
 Monsieur Pinwrok. Je veux,
 lui dit celui-ci , vous faire
 connoître mon gendre. C'est
 de ces hommes de l'ancienne
 roche. Voilà ce qui me con-
 vient. Ma fille seroit, je crois,
 plus contente que je lui don-
 nâsse quelque jeune homme.
 Mais c'est un abus. Il n'ap-
 porterait pas de si gros biens.
 La dot que je donne seroit
 moins ménagée : & pareil
 gendre ne seroit, à mes yeux,
 qu'un avide héritier. Celui

que je me donne est au contraire un bon économe : & s'il espère ma succession, du moins il ne la souhaitera pas.

Ces mots à peine achevés, le Bourguemestre entra. D'Albernac reconnut tout ce que Cephise lui avoit dit ; d'après Mademoiselle Pinwrok. Il complimenta cet homme, heureux en espérances, de posséder une jeune personne si accomplie. Il lui dit qu'il alloit devenir un objet de jalousie. Ce bonhomme ne manquoit point de suffisance : c'est le défaut ordinaire de ceux qui ne sa-

vent point se connoître ; parce que , pour l'ordinaire , ils ne veulent pas s'en donner la peine , ou que leur amour propre auroit trop à en souffrir. Si cela est , répondit-il , la fille de Monsieur Pinvvrok en excitera aussi. Oui sans doute , reprit d'Albernac : ce sera celle de vos collatéraux. Non , non , répliqua-t-il : ce n'est point d'eux que j'entens parler. On m'offre plusieurs partis ; mais mon estime & la parité de sentimens entre moi & Monsieur Pinvvrok lui acquièrent la préférence. D'Albernac conti-

nua d'applaudir. Quand on n'est point adulateur d'habitude, c'est un rôle difficile à soutenir. D'Albernac craignit d'y manquer. Il se retira. Monsieur Pinvyrok lui fit des reproches. Il s'excusa sur une affaire indispensable.

Aussitôt il alla rendre compte à Cephise, & l'assurer que sa mission ne tarderoit point à être remplie : qu'il avoit le plus beau champ pour combattre Monsieur Pinvyrok, & que, dans peu, le Bourguemestre auroit son audience de congé. Cephise n'eut rien de plus pressé que

d'écrire à Mademoiselle Pin-
vvrok de venir passer la foirée
avec elle : & celle-là , exci-
tée par la curiosité , entraînée
par l'impatience de savoir à
quoi d'Albernac pouvoit en
être avec son pere , ne se fit
point attendre. Ma chère
Pinvvrok , lui dit Cephise ,
vos affaires sont en bon train.
L'honneur en est dû à d'Al-
bernac. Je ne dois point lui
enlever le plaisir de vous inf-
truire. Il s'en excusa avec
une feinte modestie. Il se fit
prier : mais il fallut céder. Il
rendit un compte plus que
fidèle de tout ce qu'il avoit

fait. Pour que les choses fussent plus touchantes, il exagéra un peu. S'il s'en fût tenu à les dire telles qu'elles étoient, Mademoiselle Pinvyrok n'auroit pu concevoir que des espérances. Faire connoître de la certitude, c'est flatter bien davantage. Il entrelarda le mensonge avec la vérité d'un air si naturel, que Mademoiselle Pinvyrok ne douta plus qu'elle alloit être délivrée d'une poursuite qui l'effraioit. Elle en témoigna à d'Albernac la plus vive reconnoissance.

Il en devint plus ardent à
la

la servir pour elle-même. Cephise imaginoit toujours qu'il ne cherchoit à obliger que son amie. Elle applaudissoit à l'émulation d'Albernac. Elle le préconisoit à Mademoiselle Pinvrok. Celle-ci la complimentoit d'avoir un pareil époux. Souvent elle lui disoit : je voudrois un second d'Albernac. On ne peut qu'envier votre bonheur. Cephise aimoit de bonne foi. Elle en prêtoit autant à d'Albernac. Elle lui rendoit les propos obligeans de Mademoiselle Pinvrok. Elle n'imaginoit qu'égaier d'Al-

bernac & augmenter son empressement à prévenir les malheurs d'une amie. Il parut n'avoir d'autre ambition. Mais ces faillies souvent répétées par Mademoiselle Pinvrok, & tout aussi souvent rendues par Cephise, lui persuadèrent qu'il pourroit faire sa cour; & qu'il travailleroit pour lui en excluant le Bourguemestre.

Il redoubla aussitôt de complaisances pour Monsieur Pinwrok. Celui-ci lui demanda ce qu'il pensoit de son futur gendre. D'Albernac hésita. Il parut embar-

rassé. Monsieur Pinwrok s'en
 apperçut. Mettez bas toute
 contrainte , lui dit-il : n'élu-
 dez point. Répondez-moi en
 ami. Là ! qu'en pensez-vous ?
 J'imagine , répondit d'Al-
 bernac , que cet homme ne
 peut point vous convenir
 pour gendre ; & qu'il n'est
 nullement fait pour être l'é-
 poux de Mademoiselle votre
 fille. Mais , reprit Monsieur
 Pinwrok , j'augurerois qu'el-
 le vous auroit prié de me dis-
 suader. Non , répliqua d'Al-
 bernac : je cherche simple-
 ment à répondre à votre con-
 fiance ; & je serois un faux

ami , si je préférois d'applaudir à votre façon de penser , au lieu de la combattre. Qu'y a-t-il donc , dit Monsieur Pinvvrok , qui puisse détruire les convenances qui se trouvent ? Cet homme , répondit d'Albernac , prend avec vous certains airs de hauteur qui ne doivent vous annoncer rien autre chose , sinon que , lorsqu'il sera votre gendre , il croira moins avoir tenu de vous une faveur , que vous avoir honoré. C'est un maître que vous allez vous donner. Je vois , reprit Monsieur Pinvvrok ,

vivrok ; que vous n'êtes pas
 bon philionomiste. Vous pre-
 nez pour airs de hauteur ;
 ce qui n'est qu'une façon
 franche, unie : & moi je ne
 suis pas homme à me laisser
 gouverner. Trouvez bon ;
 répliqua d'Albernac, qu'à
 mon tour j'appelle de votre
 décision. Je conviens d'avoir
 mal défini notre homme ; &
 ce n'a été que par la crainte
 d'injurier trop fortement à
 votre choix. Je m'explique-
 rois, si je n'appréhendois de
 vous déplaire. Non , dit
 Monsieur Pinvyrok : cette
 crainte m'est injurieuse. J'ai

III. Partie.

G

le cœur franc. J'aime la sincérité. Eh bien donc, continua d'Albernac : votre Bourguemestre n'a que rudesse ; inflexibilité de caractère ; humeur sauvage , insociable ; suffisance déplacée , excessive ; avarice féroce : mais quoi ! votre air m'annonce que vous m'accusez de prévention ! Il n'en est cependant rien. Je cherche au contraire à détruire la vôtre. J'avoue que la vérité peut faire souffrir votre amour propre. A titre d'ami je ne dois point l'adoucir , encore moins la sacrifier. Je

mériterois par la suite vos reproches. Rien n'est si dangereux que de trop écouter la fortune. Si elle nous éblouit, des défauts grossiers, insupportables, pros crits de la société, ne nous paroissent que des foibles légers. Nous aveugle-t-elle ? Nous ne prenons pas même ceux-là pour ceux-ci. Tout devient mérite ; tout devient vertu : & voilà l'effet de la malheureuse prévention, qui, pour le présent, assujettit votre discernement. Ce qui est, dans le vrai, rudesse & inflexibilité de caractère, ne vous

paroît que franchise & aver-
 sion pour la politique. L'hu-
 meur sauvage, infociable,
 ne vous représente qu'un
 homme sérieux & enseveli
 en lui-même. Cette suffisan-
 ce déplacée, excessive, n'est,
 à vos yeux, qu'un amour
 propre autorisé par la raison.
 Cette fardide avarice n'est
 qu'une louable économie.
 Voilà donc, selon vous, de
 vertueux défauts. Il me suf-
 fit de vous prouver que c'est
 vous déshonorer & faire tort
 à votre jugement, de con-
 trafter pareille alliance. Je
 laisse à part les dégoûts qu'el-

le causeroit , & avec raison ,
à Mademoiselle votre fille ;
aussi-bien je me suis apper-
çu que c'étoit moins un époux
que vous lui cherchiez , qu'un
gendre pour vous.

On réussit quelquefois au-
près de l'homme le plus en-
têté & le plus prévenu , en
lui parlant sans fard. Mon-
sieur Pinvvrok eut quelque
peine à convenir que les
biens considérables du Bour-
guemestre l'avoient séduit.
Il ne fut pas difficile à d'Al-
bernac de s'en appercevoir.
Il ne contraignit point l'a-
veu. Il partit du silence de

Monsieur Pinwrok pour lui représenter que son honneur & la satisfaction de sa fille trouveroient beaucoup mieux leur compte à chercher un établissement moins riche, mais plus sortable. Comme ami, il se fit fort de le trouver. Il demanda à Monsieur Pinwrok quelle dot il pouvoit donner à Mademoiselle sa fille, mais sans se dépouiller. Les peres, ajouta-t-il, ne doivent point se sacrifier pour leurs enfans. C'est quelquefois les mettre dans le cas de nous manquer. Tant qu'ils ont à espérer, ils nous

ménagent. Il est vrai que c'est souvent ne devoir leur tendresse qu'à l'intérêt : mais c'est toujours les contenir dans le devoir , & les obliger à avoir les égards , les complaisances qu'ils nous doivent. D'Albernac ne pouvoit pas mieux entrer dans la façon de penser de Monsieur Pinvrok. Celui-ci en fut flatté. Il dit qu'il donneroit à sa fille quarante mille écus , & qu'après la mort de Madame Pinvrok & la sienne , elle pourroit en avoir trois fois autant.

D'Albernac conçut aussi

tôt le deſſein d'envahir une ſi riche ſucceſſion. Il ne voioit de difficultés que pour obtenir l'agrément du pere. Il ne pouvoit eſpérer de ſe le rendre , du premier abord , auſſi favorable à recevoir ſa demande , qu'il l'avoit trouvé docile aux conſeils qu'il venoit de lui donner pour remercier le Bourguemeſtre. Gagner le cœur de Mademoiſelle Pinvvrok , lui paroiſſoit choſe aſſez facile , & par laquelle il devoit commencer. Elle étoit prévenue en ſa faveur. Il venoit encore de ſe l'attacher par la reconnoiſſance.

reconnoissance. Son dessein n'avoit jamais été , comme on a vû , que d'amuser Cephise par des feintes espérances & des promesses , qu'il s'étoit bien promis de ne point réaliser. D'ailleurs , il n'envisageoit avec elle aucune ressource du côté de la fortune. Le pere devoit être trop furieux contre le ravisseur de sa fille , pour consentir à la lui donner. Quel plus triste sort que celui de Cephise ! La bonne foi , où elle ne cessoit d'être de bientôt recouvrer ce qu'elle avoit perdu , lui en masquoit

III. Partie.

H

une partie des horreurs.

Mais comment d'Albernac pouvoit-il déclarer ses sentimens à Mademoiselle Pinvvrok ? Elle le croioit marié avec Cephise. Il falloit donc qu'il commençât par l'endissuader : autrement elle auroit pensé qu'il ne lui offroit que des hommages injurieux ; & l'étroite amitié qui étoit entr'elle & Cephise , ne pouvoit que faire appréhender à d'Albernac que celle-ci n'en fût aussitôt instruite. Il résolut de sonder Mademoiselle Pinvvrok. Il lui fit sa cour en l'assurant

qu'il avoit enfin terminé, & heureusement, sa négociation : & que non seulement il n'étoit plus question d'un parti qui l'alarmoit ; mais encore qu'il avoit obtenu, de Monsieur Pinvrok, qu'il se reposât sur lui, pour en trouver un du goût de Mademoiselle sa fille. D'Albernac eut grand soin d'annoncer de si heureuses nouvelles, en présence de Cephise. Il mettoit Mademoiselle Pinvrok dans le cas de se trouver autorisée à donner un plus libre essor à la vivacité de sa reconnoissance. Elle en partagea les protesta-

tions entre Cephise & d'Albernac.

Ardent à suivre un projet, lorsqu'il l'avoit une fois conçu, & non moins impatient de le conduire au moment de l'exécution, il ne différa point à marquer le plus sérieux empressement, pour rendre heureuse Mademoiselle Pinyvrok. Il joua bientôt, auprès d'elle, du Sozie. Il lui proposa un François, Gentilhomme titré. Il en fit le portrait le plus avantageux. Elle en parut flattée : & d'Albernac eut lieu de l'être par un propos obligeant, qui ne tendoit

tendoit pas moins, qu'à lui faire entendre qu'elle pourroit donc se promettre d'être aussi heureuse que Cephise. Mademoiselle Pinvvrok avoit le foible de bien des femmes. Les qualités du cœur, de l'esprit & du caractère sembloient ne lui pas suffire : elle étoit encore curieuse de la figure. Elle s'en enquit à d'Albernac. Il n'eut rien de plus pressé que de chercher à la satisfaire. Il le lui promit. Il s'adressa au plus habile Peintre d'Amsterdam pour faire son portrait : & le tems, qu'il falloit donner naturelle.

ment pour demander , faire faire & recevoir le portrait qui étoit censé venir de France , il l'employa avec succès à exciter encore plus la curiosité de Mademoiselle Pinvrok , qui comptoit trouver une physionomie plus qu'intéressante , d'après la peinture des qualités intérieures de celui qu'il proposoit.

D'Albernac se trouvoit ; auprès de Mademoiselle Pinvrok , dans la plus heureuse position ; mais il étoit en proie aux persécutions de Cephise qui vouloit retourner à Londres. Elle avoit reçu une

lettre de Meladi Clardon, qui lui annonçoit que cette fâcheuse parente étoit enfin retournée en France : qu'elle en étoit d'autant plus certaine, qu'elle avoit eu sa visite. Elle lui promettoit de l'instruire des motifs qui la lui avoient procurée. Meladi pressoit vivement Cephise de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée sur son retour auprès d'elle. Elle lui marquoit les choses les plus obligantes.

Nous étions effectivement partis de Londres, Monsieur Durdof & moi, après y avoir

passé près de deux mois dans l'espérance que d'Albernac s'étoit caché seulement pour peu de jours , qu'il auroit crû suffisans , pour me faire quitter la partie. Les délais ne rebutent point une femme obsédée de l'esprit de vengeance. S'ils la mortifient , ils lui promettent de plus grands plaisirs dans l'exécution. Il n'y avoit point eu de mouvemens , mais bien inutiles , que je ne me fusse donnés pour découvrir mon perfide. Le croiant caché , Monsieur Durdof avoit affecté , aussi bien que moi , de ne

point sortir, pour donner à d'Albernac la certitude de notre départ. Nous avions mis assez bon nombre d'espions, pour nous instruire, s'il auroit pris le sentiment que nous nous étions promis de lui inspirer. Le manque de réussite dans notre artificieuse retraite nous avoit persuadés que sans doute il nous avoit fui. Nous avions seulement appris que sa société la plus-particulière étoit Meladi Clardon. Nous avions été lui faire visite. Nous avions voulu l'instruire : mais en vain.

Meladi, prévenue désavantageusement contre moi , n'avoit voulu rien entendre. Je m'étois plainte d'une prévention qu'elle ne devoit reconnoître que pour se repentir de ne m'avoir pas rendu justice. Elle s'étoit applaudie de manquer de crédulité. Me trouvant injuriée , je l'avois quittée brusquement ; mais je n'avois pû m'empêcher de convenir , pour elle , des sentimens d'estime , d'avoir l'oreille si peu docile à la médifance. Combien de nous en prêtent une trop attentive à la calomnie !

Un voyage aussi infructueux me fit encore plus de peine qu'à Monsieur Durdof. Le plaisir de la vengeance, loin d'abattre ou d'énervier le courage, ne fait que l'animer. Nous ne fûmes déconcertés ni l'un ni l'autre. Nous espérions toujours, soit un peu plutôt, soit un peu plus tard, d'exécuter un projet dans lequel mon amour outragé me faisoit prendre un vif intérêt. Je partageois encore celui de Monsieur Durdof. Il étoit excité par les sentimens, d'amitié pour le pere de Cephise, & de com-

passion pour elle. L'intention du pere étoit de marier Melite. Il s'étoit reposé de ce soin sur Monsieur Durdof. Nous fîmes route pour la Normandie.

Madame de Milleville ; touchée du sort de Melite , l'avoit toujours gardée avec elle. Pour éviter à cette jeune personne le coup sensible que ne pouvoit manquer de lui porter la vûe d'un ami de son pere , nous dépêchâmes vers Madame de Milleville. Nous la prévînmes pour préparer Mélite à une entrevûe sur laquelle elle comptoit si peu.

peu. De quelques ménagemens dont se servît Madame de Milleville, elle ne put qu'empêcher Melite d'être faisie : mais de modérer les différens sentimens dont son cœur fut agité, c'est ce qu'il ne lui fut pas plus possible, qu'il le feroit de les rendre. On voioit, peints sur son visage, le trouble, le courroux, la joie, la douleur, la reconnoissance. On distinguoit une tendre compassion sur le fort de Cephise, dont elle sembloit partager la honte. Le tems qui vient à bout de tout, n'avoit pû adoucir son

chagrin. Nous ne négligeâmes rien pour la rendre un peu plus à elle-même. Nos soins furent superflus, pendant du tems.

Le deshonneur de Cephise, disoit-elle sans cesse, influe sur ma réputation. Cephise, lui objectoit-on, n'a point consenti à son enlèvement; & dès lors elle n'est point criminelle. J'en conviens, répondoit Melite, autrement elle ne seroit point ma sœur. Nous savons bien tous qu'elle a été surprise : mais le Public manque presque toujours d'indulgence, parce

qu'il ne se donne pas la peine d'approfondir. La nation Françoisise se laisse volontiers assujettir par le préjugé , rarement connoît-elle des fautes personnelles. Elle ne veut, que trop souvent , qu'elles s'étendent sur toute une famille. Quelle plus affreuse conséquence à tirer contre moi ! Mais , reprenoit Madame de Milleville , il n'est personne de Caen & des environs , ma chere Melite , qui n'ait sçu rendre justice à la vertu de votre sœur ; qui n'ait dit ouvertement qu'elle étoit dans la bonne foi , qu'elle

le ne pouvoit que se croire en pleine sécurité avec d'Albernac : qu'autrement , en lui , elle eût fait injure à un beau-frere. Vous avez la preuve que cette façon de penser n'est point excitée par une envie complaisante de vous masquer un deshonneur que vous persistez à regarder comme rejaillissant sur vous. Si cela étoit , verriez-vous une rivalité entre nombre qui vous recherchent ? Vous ne pouvez pas dire que ces différens partis n'ambitionnent qu'une héritière. Leur fortune est proportionnée , & même

me celle de quelques-uns est supérieure à ce que vous avez droit d'attendre. Ils savent que vous êtes sœur de Cephise. Ils sont gens incapables de vouloir se méfallier, encore moins de se deshonor. Cessez donc de vous frapper des idées du vulgaire. Encore celui-ci ne fait-il que vous plaindre. Les regards qu'il a jettés sur vous ; aussitôt que l'enlèvement de Cephise a été ébruité, loin de marquer de la curiosité, &, à bien plus forte raison, d'annoncer du mépris, ne vous témoignent que la part qu'il

prenoit à votre affliction.

Plus notre réputation nous est chère, plus nous avons de peine à croire que l'on se départe, en notre faveur, des préjugés qui peuvent lui porter atteinte. Melite, quoi que l'on fit pour l'en dissuader, regardoit toujours la sienne comme flétrie. Sa sensibilité rendoit encore plus vive l'émulation entre ceux qui la recherchoient. Elle leur promettoit un bonheur assuré, en la possédant. Nous ne perdîmes point de tems, Monsieur Durdof & moi, pour nous informer à

Madame de Milleville de ceux qui se présentoient. Nous lui demandâmes lequel lui sembloit mériter la préférence. Elle nous parut craindre de s'attirer des ennemis dans sa Province. Nous l'assurâmes que jamais on ne sauroit, pas même Melite , que nous aurions déferé à son choix. Pour mieux l'en convaincre , nous feignîmes d'examiner par nous-mêmes ; bien décidés cependant de ne donner Melite qu'à celui qui nous feroit indiqué par Madame de Milleville. Elle nous donna la preuve qu'elle

étoit plus jalouse de voir Melite autant heureuse qu'elle pouvoit l'être , que de se rendre aux instances d'un de ses parens qui sollicitoit son suffrage , persuadé qu'il étoit que Madame de Milleville feroit pour nous un oracle. Pareil trait de générosité excita d'autant plus notre admiration , que Madame de Milleville sacrifia même jusqu'à l'envie qu'elle auroit eue de garder dans sa Province Melite , pour laquelle elle avoit pris une amitié toute particulière. Elle nous parla en faveur d'un homme rési-

dent pour l'ordinaire à Paris.

A peine fut-on l'arrivée d'un ami du pere de Melite, venu pour la pourvoir, que ce fut à qui des prétendans à sa main me feroit plus la cour. Je ne vis que des empressemens de bonne foi, du moins l'extérieur vouloit-il qu'ils fussent tels. La Province permet bien un peu de doutes. Tous n'ambitionnoient que de faire le bonheur de Melite, certains de trouver le leur avec elle. Gens qui s'étoient repentis d'un premier hymen, n'envisageoient point ce second

comme une plus heureuse tentative , mais comme une certitude d'avoir à se louer de devenir parjures d'après les sermens qu'ils avoient faits lors d'un veuvage obtenu trop tard à leur gré. Ils ne le regardoient plus comme une douce liberté ; elle étoit dégénérée en tristesse , en ennuis qu'ils vouloient échanger contre les plaisirs & les agrémens qu'ils se promettoient avec une nouvelle épouse, qui devoit les dédommager des dégoûts éprouvés avec une première. D'autres, jusqu'alors retenus par la

crainte de prendre des engagements qu'ils n'avoient regardés que comme des chaînes insupportables , loin de se repentir de ne point persévérer dans leur façon de penser, s'en félicitoient. Ils y renonçoient, & par goût & par raison. Il étoit difficile de connaître lequel étoit le plus empressé : tous étoient animés par l'envie d'être heureux. On voioit à la vérité plus de démonstrations de la part des uns ; un peu moins de la part des autres : mais le cœur de tous étoit également affecté.

J'aurois bien souhaité pour

voir entretenir plus long-tems les uns & les autres de l'espérance de leur être favorable ; j'y trouvois un grand amusement : mais Monsieur Durdof avoit intérêt de faire peu de séjour. Des affaires de conséquence exigeoient sa présence à Paris. Elles ne souffroient déjà que trop du voiage de Londres. Il fut question de cesser de paroître indécis sur le choix d'un époux pour Melite. Monsieur d'Internay étoit celui dont Madame de Milleville nous avoit parlé le plus avantageusement. La jalousie des autres

très concurrens fut excitée par cette préférence. Les uns avoient cru devoir l'obtenir , à la faveur de leurs fortunes ; les autres s'étoient attendus qu'une naissance illustre devoit la leur faire emporter. Le parent de Madame de Milleville s'étoit persuadé que , sous ce titre , il avoit droit de la revendiquer. Elle fut accordée à Monsieur d'Internay. C'étoit un homme d'environ trente ans ; d'une noblesse assez récente : mais ses sentimens lui tenoient lieu d'une plus ancienne. Un caractère doux ;

affable , toujours égal ; un esprit solide , orné , délicat ; une conduite prématurée , & qui toujours avoit été la même , prévenoient encore plus pour lui qu'un bien plus qu'honnête dont il jouissoit.

Je me chargeai de le proposer à Melite. Son air riant me fit connoître , que c'étoit moins la contraindre que la satisfaire. Ce caractère étoit tout-à-fait analogue au sien. Je ne devois point douter qu'il ne pût lui convenir : mais il arrive si souvent que la jeunesse se laisse éblouir par le clinquant, que je ne pouvois pas être

certaine que Melite partageât une façon de penser commune entre Madame de Milleville & moi. Je dis à Melite que nous serions au désespoir de gêner son cœur. Je lui demandai si la complaisance n'entreroit pour rien dans son consentement. Elle m'assura que, sur tout autre parti qui lui auroit été proposé, comptant sur ma véritable amitié, elle n'auroit point hésité à faire connoître son dégoût pour les uns & son peu de sympathie pour les autres; & que si nous eussions insisté, elle se feroit accusée

de prévention & de manque d'expérience : mais que pour Monsieur d'Internay , la raison , de concert avec l'inclination , la faisoit consentir : quelle l'avoit toujours distingué ; & qu'il lui en avoit coûté de ne pas le lui laisser appercevoir. Je fus enchantée de voir en Melite tant de discernement. Je ne fus pas moins surprise de la déférence qu'elle auroit eue , si nous lui eussions proposé tout autre. Il est rare que , dans un choix fait par notre cœur , nous n'imaginions pas que ceux , qui nous objectent la moindre

moindre disconvenance , ne nous paroissent des esprits de contradiction ; & que , s'ils nous résistent un peu , nous ne les accusions de n'agir que par humeur.

Moins je trouvai commune la façon de penser de Melite , & surtout à son âge , plus elle m'inspira d'estime. Je pris aussitôt le plus vif intérêt à poursuivre son union. Etoit-ce pur sentiment d'amitié pour Melite ? Mon cœur ulcéré contre d'Albernac ne me faisoit-il pas naître ce zèle empressé pour donner à Cephise , en son

III. Partie.

N

beau-frere , & y trouver aussi pour moi , un vengeur d'autant plus ardent ? Nous sommes toujours plus serviables pour les autres , quand nos intérêts , quels qu'ils soient , peuvent y trouver leur compte. Au surplus c'étoit des mouvemens intérieurs ; & je n'étois pas femme pour ne pas savoir les cacher.

On songea sérieusement aux préparatifs pour le mariage. Madame de Milleville donna moins des preuves de générosité que de prodigalité. Elle fit nombre de présens à Melite. Tout précieux qu'ils

étoient, celle-ci les trouva d'une valeur encore plus inestimable. Elle savoit rendre justice à Madame de Milleville. Elle connoissoit qu'elle ne vouloit que témoigner son amitié, & non pas s'attirer le titre fastueux de bienfaitrice. Madame de Milleville étoit autant incapable de l'ambitionner, que Melite d'accepter sous de semblables apparences. Ce ne fut point assez pour cette amie généreuse. Elle vainquit toutes résistances de Monsieur d'Internay, pour fournir aux frais de nôtres. Elle les fit avec la der-

nière somptuosité. On fut encore moins sensible aux plaisirs qu'elle procura , qu'à celui de voir Melite contente & glorieusement vengée du Marquis d'Albernac. Tout le monde applaudit à cette union. Les rivaux mêmes de Monsieur d'Internay ne purent s'empêcher , quoiqu'ils en murmurâssent intérieurement , de lui rendre justice. Quelques-uns se distinguèrent , en laissant assujettir leur lousie par l'envie de témoigner à Melite que leur peine , de n'avoir pu l'obtenir , se trouvoit allégée , puisqu'ils

la voioient heureuse & satisfaite. Ils l'assurèrent que , dans leurs poursuites , cette seule ambition les avoit toujours guidés.

Quoi de plus flatteur ! Quelle preuve plus convaincante du vrai mérite de ces deux époux ! Si leur mutuelle félicité inspiroit de la jalousie , leur tendresse réciproque étoit citée pour exemple. Ils devoient bientôt faire à Paris autant l'objet de la première, qu'y être proposés pour le second. Madame de Milleville n'envifageoit qu'avec une peine extrême l'instant du

départ de Melite. Rien de plus fort qu'une amitié conquise par l'estime. Elle devient chaque jour susceptible d'un nouvel accroissement : & nous regardons comme une perte réelle de n'être plus à portée de faire des découvertes d'autant plus avantageuses à ce que nous aimons, que son caractère distinctif est de ne se point démentir.

Combien Madame de Milleville n'eut-elle point à prendre sur elle, pour consentir à ce que Melite la quittât ! Elle la regardoit moins comme une étrangère, devenue son

intime amie , que comme une fille tendrement chérie , qui faisoit toute sa consolation ; & elle alloit s'en trouver dénuée. On étoit autant attendre de voir Melite partagée entre les sentimens de reconnaissance , d'un retour sincère d'amitié pour Madame de Milleville , & ceux de la tendresse & de l'attachement pour Monsieur d'Internay. Elle n'auroit eu rien à désirer , si les uns & les autres eussent pû se concilier & lui permettre de réunir & l'amie & l'époux. Mais il n'y falloit pas songer.

Rien ne fut plus touchant que les adieux entre ces tendres amies. Encore plus sensible à votre amitié, dit Melite à Madame de Milleville, qu'aux bontés dont vous m'avez honorée, il ne faut pas moins que le devoir pour qu'elle cède à la tendresse. Il m'en coûte fort, ma chère Melite, répondit Madame de Milleville, de vous voir partir. Je vous rends justice. Je ne doute point que vous ne soiez pénétrée de la peine que votre absence va me causer. Il m'est glorieux de vous voir mettre en concurrence votre
amitié

amitié pour moi, avec votre tendresse pour Monsieur d'Internay. Si c'est continuer à me faire connoître que vous appréciez mes sentimens, comme ils le méritent; c'est aussi me causer des regrets, puisqu'il ne me sera plus permis de vous les manifester. Reposez-vous sur mon cœur, reprit Melite : toujours reconnoissant, il ne sera pas moins ingénieux à me représenter ce que l'éloignement ne me permettra pas de voir. Qu'il m'est flatteur que vous ne soiez point envieuse que je pense aussi-bien que vous!

III. Partie.

O

Non , répliqua Madame de Milleville ; je croirois être injuste : mais ne m'en soupçonneriez-vous point , si je vous fais un reproche ? Je vous ai seulement parlé d'absence : auriez-vous cru que je ne me suis servie de ce terme que pour ménager ma sensibilité ? Il s'en faut bien , dit Melite ; ma tendre amitié m'en a fait connoître toute la portée : & si je ne suis point partie d'après ce que vous souhaitez , pour vous en donner l'assurance , c'est que je voulois vous ménager un plaisir , que la surprise auroit pû vous ren-

dre encore plus sensible. Je voulois au contraire vous éviter la peine de l'impatience que l'attente fait toujours éprouver. Les plus tendres embrassemens succédèrent aux plus sincères protestations d'amitié, & aux respectives assurances de ne se revoir jamais assez tôt. Cette séparation nous attendrit tous également. Nous renouvelâmes à Madame de Milleville notre reconnoissance de l'intérêt qu'elle avoit pris à Melite. Nous partîmes avec la satisfaction de voir que son cœur s'étoit plutôt acquitté

1.

pour une amie , qu'il n'avoit été gouverné par sentimens de compassion sur le sort d'une infortunée.

Je partageai les sentimens de Madame de Milleville pour Melite. Je ne voulus jamais consentir qu'elle prît d'autre maison que la mienne. Je satisfaisois mon amitié ; & j'étois curieuse d'avoir, sous ma main , un homme capable de seconder la vengeance que je souhaitois encore plus tirer de d'Albernac, depuis qu'il m'avoit échappé à Londres. Monsieur d'Internay y étoit engagé par honneur,

honneur , par sa tendresse pour Melite, & par compassion sur le sort de la malheureuse Cephise. Que ne devois-je donc point me promettre de ces trois sentimens réunis , dont un seul est plus que suffisant pour faire tout entreprendre ? Cephise faisoit souvent l'objet de tristes entretiens entre Monsieur d'Internay , Monsieur Durdof & moi. Nous nous cachions avec grand soin de Melite. Ce n'auroit été que ranimer chez elle de mortifiants souvenirs, & détruire l'étude qu'elle se faisoit de les

III. Partie.

P.

renfermer en elle-même ; pour ne point allarmer un époux aussi tendre que le sien, qui étoit peiné du moindre instant de rêverie auquel Mé-
lite pouvoit quelquefois se livrer, malgré la contrainte qu'elle cherchoit à se faire.

Monsieur Durdof avoit fort engagé ses amis, lors de notre départ de Londres, de s'informer où avoient pû se réfugier le Marquis d'Alber-
nac & sa triste victime. Ils lui tinrent parole : mais leur zèle fut trop indiscret. Leur empressement parut trop vif, pour ne pas achever de per-

suader à Meladi Clardon ;
 que nos intentions n'étoient
 autres que de troubler le re-
 pos de d'Albernac. Toujours
 dans la bonne foi qu'il étoit
 l'époux de Cephise , par la
 tendre amitié que Meladi por-
 toit à celle-ci , la tranquillité
 de celui-là lui devenoit chère.
 Elle fit courir le bruit qu'ils
 étoient en Écosse. Elle écri-
 vit de nouveau à Cephise.
 Ce n'étoit plus pour presser
 son retour , mais pour l'aver-
 tir & d'Albernac que cette
 vindicative parente leur avoit
 suscités de nouveaux enne-
 mis & des plus ardens. Elle

lui manda qu'elle sacrifieroit toujours le plaisir de la posséder à la crainte où elle ne cesseroit d'être de voir troubler son repos.

Cette seconde lettre causa autant de peines à Cephise que de plaisirs à d'Albernac : mais ils n'étoient pas sans amertume. Cephise se plaignoit de ne point voir arriver le consentement de son pere. Elle rejettoit la cause de ce retard , du moins sur la négligence de d'Albernac , si elle ne se méfioit pas encore qu'il lui eût promis le contraire de ce que lui avoit dit

cette prétendue personne de ma connoissance, trouvée au Parc S. James, & qui l'avoit obligée de se retirer chez Meladi. Cephise lui disoit sans cesse : à tous ces délais je ne reconnois nullement Madame Durdof. Lors de votre malheureuse feinte pour épouser Melite, elle a donné des preuves trop marquées de son exactitude , pour que je ne conçoive pas de furieux soupçons contre vous. J'augurerois, mais mon attachement pour vous humilieroit mon amour propre , que les lettres que vous avez reçues

& remises à Melite , font de fausses lettres. J'aurois trop à rougir de vous avoir prouvé mon amour , pour m'arrêter à des conjectures plus attentatoires encore à votre honneur , que le rapt odieux qui fait aujourd'hui mes malheurs ; & que je ne crains que trop de voir se perpétuer. D'Albernac cherchoit à se disculper , relativement au tems nécessaire pour avoir des nouvelles du pere. Elle lui objectoit que , puisque j'avois sollicité le consentement aussitôt le rapt , près de six mois avoient plus que

suffi. Elle lui reprochoit d'avoir excité contr'elle le juste courroux de son pere, qui sans doute lui avoit retiré sa tendresse dont elle s'étoit rendue indigne. Me voilà, continuoit-elle, abandonnée de mon pere, proscrire de ma famille, de ma patrie, perdue d'honneur, de réputation, malheureuse fugitive, humiliée par un amour criminel qui me représentera ; le reste de mes jours, & ma honte & mon infamie.

D'Albernac vouloit se ménager Cephise, jusqu'à ce qu'il se crut certain d'obte-

nir Mademoiselle Pinwrok. Pour adoucir ses peines, il redoubloit de prévenances, d'attentions. Il y avoit déjà quelque tems que le portrait étoit achevé. La démarche de se présenter lui-même lui paroissoit incertaine. Il craignoit que l'amitié de Mademoiselle Pinwrok pour Céphise, ne fût préjudiciable à l'amour qu'il se flattoit de pouvoir lui inspirer. Si la plupart des femmes sont envieuses du bonheur de leurs semblables, il en est aussi d'assez généreuses pour les avertir qu'elles n'aiment qu'un ingrat.

grat. Cette réflexion l'avoit fait hésiter : mais il ne cessoit d'envisager Mademoiselle Pinwrok comme une riche héritière. C'en étoit assez pour l'animer à faire sa tentative. Sa suffisance lui promettoit plutôt d'y réussir, que l'amitié de Mademoiselle Pinwrok pour Cephise lui faisoit appréhender d'y échouer.

Il crût avoir mis suffisamment le cœur de Melle Pinwrok de la partie. Il tira l'augure le plus favorable de la trouver impatiente sur l'arrivée du portrait. Il l'assura que dans peu elle seroit satis-

III. Partie.

Q

faite. La surprise pour l'ordinaire, cause le trouble; & ce dernier état est souvent avantageux à celui qui en est l'auteur. Mademoiselle Pinwrok étoit dans l'attente de ce qu'elle souhaitoit. D'Albernac vouloit l'en mettre en possession. Mademoiselle, lui dit-il, puis-je me flatter que l'envie de voir ce portrait ne soit point une simple curiosité; ou, si c'en est une, qu'elle soit excitée par le plaisir que vous auriez à trouver une physionomie revenante, qui pût du moins vous prévenir que je n'ai rien mis

du mien, dans la connoissance préliminaire, mais essentielle que je vous ai donnée de celui que je propose. Il est vrai, reprit Mademoiselle Pinwrok, que je ne pourrois pas aisément revenir de ma surprise, si la figure ne me prévenoit point : & ma crédulité sur l'éloge flatteur que vous avez fait, pourroit souffrir quelque diminution. Néanmoins, Mademoiselle, reprit d'Albernac, il est souvent dangereux de se livrer à un pareil préjugé. J'en conviens, répliqua-t-elle : mais les femmes sont sujettes à

certains foibles ; & l'amour propre qui ne leur permet pas de les connoître , en elles , pour défauts , leur persuade trop légèrement qu'elles ne doivent pas chercher à se vaincre sur un vice qui , par l'habitude , devient incorrigible. Ce préjugé , Mademoiselle , dit d'Albernac , ne m'effraie pas moins pour mon ami , que pour moi. Si le portrait ne vous revient point , ou que foiblement , vous croirez peut-être que mon ami ne possède aucune des qualités que je vous ai annoncées : ou , ce qui me
feroit

seroit injurieux, que j'ai voulu sacrifier votre satisfaction à son bonheur. Non, répondit Mademoiselle Pinwrok, j'imaginerai seulement que vous avez conçu des espérances sur son compte, & que vous vous êtes persuadé qu'il pourroit travailler sur lui pour achever de se rendre tel que vous me l'avez dépeint. Mais, je ne tiens plus à mon impatience. Jusqu'ici je n'avois point voulu que vous me fissiez l'analise de sa figure. Je craignois un pinceau trop flatteur. Je prends un peu plus de confiance. Elle est

III. Partie.

R

dûe à la crainte que vous m'avez témoignée de me trouver une façon de penser injurieuse pour vous, en vous accusant d'avoir été plus curieux d'obliger votre ami, que de m'exposer à trouver le contraire de ce que vous aviez dit en sa faveur. Réprésentez-le moi sans prévention. Peut-être perdrai-je le plaisir de la surprise : mais aussi je gagnerai à ne pas rester plus long-tems dans une attente incertaine.

Votre impatiente curiosité, Mademoiselle, reprit d'Albernac, est un ordre

pour moi : mais je crains de trouver une mortification dans mon obéissance. J'en cours les risques. J'aurai du moins , par cette dernière , le mérite d'avoir satisfait à ce que je vous dois. Il présenta aussitôt à Mademoiselle Pinwrok une boëte à mouches. La curiosité la lui fit ouvrir avec empressement. Quelle fut sa surprise , lorsqu'elle reconnut d'Albernac ! Le présent lui parut injurieux. Elle ne put modérer son courroux. Elle lui fit les plus sanglans reproches. Quoi , lui dit-elle , vous abusez de la confiance de

mon pere & de ma crédulité, pour m'offrir des hommages qui ne peuvent exciter que mes dédains! Vous êtes-vous donc flatté de pouvoir impunément attenter à ma vertu? Pouvez-vous oublier à la fois que des liens indissolubles vous tiennent attaché à Cephise; & que ceux de l'amitié, quand je serois capable de manquer à ce que je me dois personnellement, ne peuvent jamais me permettre de lui cacher l'injure que vous venez me faire? Détrompez-vous; & sachez que la vertu & l'amitié exer-

ceront toujours également leur empire sur mon cœur.

D'Albernac n'étoit point homme à se déconcerter facilement. Il se flattoit que , pour rendre Mademoiselle Pinwrok plus traitable , il suffiroit de lui faire connoître son erreur. Il se déterminna sur le champ à l'assurer , & du ton le plus persuasif , que l'amour qu'il lui témoignoit , avoit pour singulier mérite la pureté. Il convint que les apparences étoient contre lui ; mais qu'elles devoient céder à la preuve du contraire. Il lui protesta qu'au-

cuns liens ne le captivoient auprès de Cephise ; qu'une étourderie de jeunesse l'avoit fait s'attacher à elle : que , par respect pour lui-même & pour n'être point proscrit de la bonne compagnie , il avoit cru devoir lui permettre de prendre un titre spécieux ; mais qu'il n'étoit tenu vis-à-vis d'elle par aucune promesse , aucun engagement. Il ajoûta qu'il reconnoissoit toute la honte de sa conduite ; & que , quand l'amour voudroit lui faire croire qu'il a droit de rendre les hommes égaux , l'honneur résisteroit à

des conseils dictés par un faux préjugé.

La prévention avantageuse , où Mademoiselle Pinwrok étoit pour d'Albernac , lui fit regarder comme semipreuve les assurances qu'il venoit de lui donner qu'il étoit le maître de disposer de sa main. Il suffit d'aimer , pour avoir une foi facile : & c'est souvent l'effet de l'amour propre. Mademoiselle Pinwrok ne voioit plus en d'Albernac , un courtisan injurieux ; mais , sans se sentir cependant assez de générosité pour lui pardonner une

offense toujours sensible à une
 Demoiselle vertueuse, les re-
 proches de l'avoir compro-
 mise, en lui faisant faire so-
 ciété avec une épouse pré-
 tendue, succédèrent au mé-
 pris & au courroux qu'avoit
 excités la muette déclaration
 de d'Albernac. Quel plus fa-
 vorable augure pour lui ! Il se
 disculpa de son mieux. Il
 convint de ses torts, mais
 dont il ne se repentoit que
 foiblement, puisqu'ayant mas-
 qué son commerce avec Ce-
 phise, il lui avoit été permis
 d'être reçu chez Mademoi-
 selle Pinwrok, & de la débar-
 rasser

rasser du Bourguemestre ;
dont la poursuite lui avoit
toujours paru effrayante.

Rappeller avec modestie
des services, rendus même
par motifs d'intérêts, c'est
souvent un moyen assuré de
trouver une plus facile in-
dulgence sur des fautes im-
pardonables. Mademoiselle
Pinwrok avoit lieu d'être pi-
quée d'avoir lié amitié avec
Cephise. En l'auteur du cri-
me, elle trouvoit celui de sa
tranquillité. Les sentimens
de reconnoissance affoiblis-
soient les reproches qu'elle
étoit en droit de faire. Elle

n'exigea point de d'Albernac de lui administrer la preuve que Cephise n'étoit point son épouse. Témoigner des doutes sur ce que dit un objet aimé, paroît une injure : mais pour l'ordinaire cette complaisante crédulité n'est que feinte. Elle nous paroît seulement un devoir extérieur de bienséance que nous écoutons avec docilité, parce que nous nous reposons sur nous du soin de découvrir secrètement si l'on ne nous en a point imposé. La découverte est-elle selon nos desirs ? Nous nous faisons un mérite

d'avoir cru facilement celui qui ne manque pas de tirer vanité d'avoir su nous persuader.

Mademoiselle Pinwrok ne fut pas long-tems sans être certaine que d'Albernac ne lui en avoit point imposé. Elle en dut la conviction à l'étude qu'elle se fit de captiver de plus en plus l'amitié de Cephise. Quel plus odieux objet qu'une rivale ! Il en devoit d'autant plus coûter à Mademoiselle Pinwrok pour donner le change à la sienne. Celle-ci le prit aisément. Elle avoit le cœur franc : elle met-

toit celui de Mademoiselle Pinwrok en concurrence avec le sien. Souvent nous avons lieu de nous repentir de prendre des idées trop avantageuses sur le compte des autres. Cephise en fit la triste expérience. Mademoiselle Pinwrok feignit de partager ses moindres instans de peines , de rêveries. Elle composa son maintien sur les différens sentimens qui paroissent agiter le cœur de Cephise. Plus d'une fois elle lui reprocha d'avoir pour elle quelques secrets de réserve, qui cependant ne devoient pas

pas tenir contre l'amitié qu'elle lui portoit , & l'intérêt sensible qu'elle prenoit à ce qui la regardoit. Cephise , qui avoit été confidente de Mademoiselle Pinwrok pour l'obliger , eut la foiblesse de la rendre la sienne pour en être desservie. Elle comptoit soulager son cœur , en l'épanchant dans celui d'une amie. Elle fit donc l'humiliant aveu que d'Albernac n'étoit point son époux : mais qu'ils s'étoient mutuellement donné la foi. Qu'elle se flattoit de recevoir , de jour à autre & depuis plusieurs mois , le con-

III. Partie.

T

sentement de son pere : qu'elle ne craignoit pas moins de ne pouvoir l'obtenir. Que cette cruelle alternative de sentimens la mettoit hors d'elle-même, & l'empêchoit de jouir de cette sérénité que l'on ne peut éprouver que quand on n'a point de reproches à se faire.

Mademoiselle Pinyvrok parut faire céder un peu de surprise à l'envie qu'elle témoigna de consoler Cephise & de l'entretenir de l'espérance que la colére, où son pere devoit être naturellement de cette foiblesse, ne

pouvoit durer : que sans doute , il ne cherchoit qu'à la punir , en la laissant livrée quelque tems à ses remords ; mais que , jaloux de son honneur & de celui de sa fille , il ne devoit point être douteux qu'il n'eût son parti bien déterminément pris de consentir à son mariage. Ces motifs de consolation étoient plausibles. Ils parurent à Cephise être marqués au coin de l'amitié. Mademoiselle Pinvvrok , loin de prendre un air riant , presque toujours injurieux , parce qu'il annonçoit une certaine satisfaction

de paroître plus vertueuse ; affecta au contraire de n'être point autrement étonnée, que Cephise à son âge, & vivement sollicitée par d'Albernac, eût éprouvé un instant de fragilité. Elle ajoûta qu'elle feroit fort trompée, si d'Albernac ne mettoit pas tout en œuvre pour réparer une faute qui intéressoit si fortement son honneur : que les sentimens, qu'elle lui connoissoit, lui cautionnoient qu'il n'y auroit rien qui pût abbattre son courage, ni modérer son empressement à accomplir ses promesses. Elle

demanda à Cephise si ce ne seroit point lui faire de la peine, que de donner à connoître à d'Albernac qu'elle étoit instruite. Par les assurances qu'elle donna de l'animer à me solliciter de nouveau pour déterminer le pere de Cephise, elle prévint les objections qu'elle avoit droit d'attendre.

Mademoiselle Pinyvrok cherchoit au contraire à tirer parti de cette permission, pour ne point donner sujet de jalousie à Cephise, en recevant les assiduités de d'Albernac. Elles devinrent bien-

tôt assez marquées , pour que Mademoiselle Pinvvrok & lui s'apperçûssent eux-mêmes qu'ils pouvoient être dans le cas de la critique. Il falloit nécessairement qu'elles ne fussent point exemptes d'affectation , puisque les amans ne veulent point en reconnoître dans leur conduite. Une tendresse , qui n'a pour but que des liens légitimes , leur semble porter avec elle son excuse ; & le fréquent tête-à-tête leur paroît permis , parce qu'il est décent.

D'Albernac s'étoit non-seulement conservé l'amitié

de Monsieur Pinvvrok , mais encore il avoit gagné de plus en plus sa confiance. Quoique Monsieur Pinvvrok fût du nombre de ces peres qui craignent toujours d'altérer leur fortune , en établissant leurs enfans , il avoit témoigné plus d'une fois à d'Albernac l'envie qu'il auroit de pourvoir sa fille. D'Albernac avoit toujours répondu à cet empressement par des promesses de donner lieu à Monsieur Pinvvrok de se louer du gendre qu'il lui proposeroit ; & il avoit employé le tems de sa prétendue négociation à

se rendre certain du cœur de Mademoiselle Pinvyrok. Aussitôt qu'il le fut , il n'eut plus à songer qu'à captiver le suffrage du pere. La naissance ne suffit pas communément pour déterminer celui d'un homme de commerce. Il pourra bien concevoir , que c'est honorer sa fille , que c'est illustrer sa famille , que d'y faire entrer un homme de condition , un homme titré : mais le nom n'est-il point soutenu par une fortune certaine ? Un Pere , de l'étoffe de Monsieur Pinvyrok , ne regarde un pareil gendre que comme un prochain

prochain usurpateur. D'Albernac avoit donc besoin d'étaler des biens à peu près proportionnés à ceux qui devoient revenir à Mademoiselle Pinvvrok.

L'embarras n'étoit pas médiocre. Né sans fortune, il ne pouvoit en faire paroître qu'à l'aide de la confiance que l'on voudroit bien avoir en lui. Sa qualité de fugitif ne devoit lui en faire espérer aucune. Il en fut effraié. Il eut recours à une honteuse supercherie. Paris abonde en gens qui courent assez aveuglément des risques, dans

III. Partie.

V

l'espérance de tirer un lucre
 fordide & inconnu. Pour ser-
 vir à des mystères d'iniquité,
 ils vendent leur confiance.
 Cependant ils ne la prodi-
 guent qu'avec des apparen-
 ces de certitude que leur
 insatiable avarice leur fait ,
 presque toujours , passer
 pour des réalités. D'Alber-
 nac n'avoit point cessé d'en-
 tretenir commerce de let-
 tres avec quelques étourdis
 de sa connoissance, qui, dé-
 nués de fortune comme lui ,
 ne se soutenoient qu'à la fa-
 veur d'intrigues de différen-
tes natures, Ils n'en connois-

soient point d'odieuses , tant
 qu'elles pouvoient être oc-
 cultes : & ils apportoitent tous
 leurs soins à ce qu'elles le fûs-
 sent. Ils étoient instruits du
 rapt de Cephise. Les actions
 d'éclat donnent autant de
 mérite parmi la jeunesse cor-
 rompue , qu'elles excitent
 d'indignation de la part des
 honnêtes gens. D'Albernac
 fut un phénix parmi ses
 connoissances , parce qu'il
 étoit le plus criminel. Il s'at-
 tendit à se donner un nou-
 veau lustre parmi elles , en
 les instruisant qu'il vouloit
 abandonner l'infortunée Ce-

phise, pour tromper une riche héritière. L'aisance dont il alloit jouir, mais qu'il ne pouvoit obtenir sans leur assistance, excita ces monstres à le seconder de leur mieux. Ils espéroient en tirer parti. Leur scélérate vanité se trouvoit flattée d'être les ministres du crime.

Une trop grande activité, excitée par l'envie de le commettre, ou d'y participer, fait souvent manquer de prudence. Ils éprouvèrent ce défaut. Ils s'adressèrent donc, heureusement pour Cephise & Mademoiselle Pinyvrok,

à

à un de ces gens connus par l'odieuse réputation d'usuriers. Ils ignoroient qu'il avoit eu depuis peu sujet de se repentir d'avoir confié de légers effets à peine réels pour un tout assez considérable qu'il espéroit de réaliser. On fait que ces sortes de gens comptent avoir tout perdu, lorsqu'ils ne retirent que l'objet prêté & un intérêt permis. C'étoit perte semblable que cet homme venoit d'essuyer. Elle lui avoit donné du dégoût pour courir des hazards, qui jusques-là lui avoient réussi. Parmi ces per-

tes publiques , il est une jalousie de métier ; & ils la portent au point de faire tout leur possible , pour que d'autres ne veuillent point accéder à un traité que celui-ci a refusé. Liés communément d'intérêts entr'eux , ils se persuadent les uns les autres sans beaucoup de peine. Celui-ci devoit d'autant mieux espérer de convaincre , qu'il étoit connu pour être plus facile en affaires.

Les agens de d'Albernac ne furent point autrement attristés du manque de réussite dans leur première ten-

tative. Quand le crime est devenu un amusement , on ne se rebute point. Leur persévérance ne les rendit pas plus heureux. Ils n'y gagnèrent que de faire ébruiter l'horrible projet de d'Albernac. La nouvelle m'en parvint. Il me fut donc enfin permis d'apprendre quelle terre il habitoit. L'abus de confiance nous est moins sensible , que le mépris que l'on fait de notre tendresse. J'avois droit d'être plus animée que Melite à tirer vengeance de d'Albernac. Monsieur d'Internay , Melite , Mon-

seigneur Durdof & moi, nous ne songeâmes qu'aux moyens de l'empêcher de s'y soustraire. La ruse nous en parut un infailible.

Nous cherchâmes aussitôt à nous assurer de la vérité. Un ami de Monsieur Durdof nous donna la certitude que nous souhaitions. Nous fûmes divisés de sentimens sur la conduite que nous avions à tenir. Monsieur d'Internay & Melite vouloient que l'on ne différât point d'un instant à instruire Monsieur Pinvvrok. Mais je connoissois trop bien l'esprit pénétrant de d'Alber-

nac, pour me rendre à cet avis. Il est vraisemblable, dis-
fois-je, qu'il attend ce qu'il
se promet par l'entremise de
ses complices, avant que de
se déclarer au pere; & dans
cette supposition, que je ne
regarde pas trop comme telle,
instruire Monsieur Pinvvrok,
c'est mettre d'Albernac dans
le cas d'une négative, à la
faveur de laquelle il se souf-
traira aux reproches qu'il mé-
rite. Bientôt il quittera Am-
sterdam; & c'est retomber
dans une nouvelle inquié-
tude sur son azile. Je pense au
contraire qu'il faut faire con-

noître à Cephise ce qui se
brasse contr'elle. Se voiant
l'objet du mépris de d'Alber-
nac , il deviendra celui du
sien. Nous l'associer , c'est
donner une plus grande faci-
lité à l'exécution de notre
vengeance. L'impatience de
Monsieur d'Internay & de
Melite à délivrer Cephise de
son ravisseur, me fit éprouver
de leur part quelque résistan-
ce : mais la réflexion les ra-
mena bientôt à mon senti-
ment.

Melite connoissoit à fond
le cœur de Cephise ; & elle
n'osoit point avoir de doutes

sur l'amitié de sa sœur. Si le silence de Cephise paroissoit injurieux à Melite ; si , dans quelques instans , elle le regardoit comme défaut de confiance , Cephise trouvoit une excuse dans le caractère de Melite , toujours enclin à donner une interprétation favorable aux actions qu'il paroissent même en être moins susceptibles. Melite , persuadée que la honte seule maitrisoit le silence de Cephise ; qu'elle craignoit que , simplement victime , on ne l'accusât d'être l'instigatrice de son rapt , ou du moins , d'en

être complice par son acquiescement , fut au comble de la joie de pouvoir prouver à Cephise que personne n'avoit injurié ni même soupçonné sa vertu : que ses malheurs n'avoient fait naître d'autre sentiment , & qui étoit unanime , que celui de compassion & de pitié sur son sort. L'amitié de Melite pour cette sœur infortunée trouva un commencement de satisfaction à l'en instruire. Nous lui en laissâmes le plaisir ; mais non pas sans l'envier. Cephise n'étoit pas moins plainte qu'aimée.

„ Mon

„ Mon amitié, ma sœur,
 „ ne peut se refuser de vous
 „ faire connoître, aussitôt
 „ qu'il m'est possible, quelles
 „ atteintes votre silence don-
 „ neroit à votre réputation,
 „ si l'on se laissoit asservir par
 „ le préjugé. Victime inno-
 „ cente d'un indigne ravif-
 „ seur, la honte vous retient
 „ sans doute. C'est un senti-
 „ ment que je ne peux qu'ap-
 „ prouver. Plus nous som-
 „ mes vertueuses, plus les
 „ apparences d'avoir cessé de
 „ l'être nous sont sensibles.
 „ Je concevois bien qu'un
 „ pareil aveu doit coûter. Je

III. Partie.

Y

„ ne vous le demandois
„ point. Je ne souhaitois qu'u-
„ ne preuve de votre confian-
„ ce, qui pût me faire concer-
„ ter avec vous les moiens
„ de vous rendre à vous-
„ même & à une sœur qui n'a
„ jamais cessé de vous plain-
„ dre & de vous aimer. Dans
„ quel sein plus discret pou-
„ vriez-vous épancher votre
„ cœur ? Votre honneur
„ m'est doublement person-
„ nel. Vous êtes ma sœur :
„ vous m'êtes chère. Vos
„ malheurs ne vous l'ont pas
„ moins rendue au public ,
„ parce que vous le lui étiez

„ par votre vertu. Personne
„ n'ignore de quel odieux
„ stratagème d'Albernac s'est
„ servi pour vous enlever. Il
„ s'est rendu l'opprobre du
„ genre humain. Celui-ci
„ vous plaint sans vous m'és-
„ estimer. Il craint que vous
„ n'ayez pû vous soustraire à
„ la séduction : & vos re-
„ mords fussent pour ga-
„ gner son indulgence. Vous
„ aurez cru trop facilement
„ que d'Albernac vouloit ré-
„ parer votre honneur ; &
„ ne regardant qu'un époux
„ futur , vous aurez eu moins
„ de répugnance à pardon-

„ nef au séducteur.

„ Je suis enfin assez heu-
 „ reuse pour faire cesser une
 „ crédulité dont vous devez
 „ avoir bientôt lieu de vous
 „ repentir. Connoissez mieux
 „ d'Albernac. Une habitude
 „ invétérée du parjure l'a fait
 „ vous tromper par la pro-
 „ messe du consentement de
 „ mon pere. C'est le comble
 „ de l'imposture. Mon pere
 „ ignore votre infortune. Sa
 „ tendresse m'est trop con-
 „ nue , pour que j'aie jamais
 „ pû souffrir que l'on lui por-
 „ tât un coup aussi sensible.
 „ Ne comptez donc point
 „ être

„ être l'épouse de d'Alber-
 „ nac. Il vous amuse par de
 „ fausses espérances. Vous
 „ jugez de ses dispositions ,
 „ par celles où doit être
 „ l'homme d'honneur & qui
 „ connoît sa faute , pour s'en
 „ repentir & la réparer. Les
 „ siennes sont bien différen-
 „ tes : elles sont monstrueu-
 „ ses , puisqu'il injurie votre
 „ confiance & trompe votre
 „ sécurité. Moins de préven-
 „ tion, ma sœur, plus d'e-
 „ xamen sur sa conduite ; &
 „ vous reconnoîtrez qu'indi-
 „ gne de Cephise , comme
 „ ravisseur , il se le rend en-

III. Partie.

Z

„côre comme inconstant ,
 „comme infidèle. Il peut ;
 „& sans doute il le fait ; il
 „peut , dis-je , vous jurer
 „un amour éternel : mais il
 „porte ailleurs ses vœux.
 „Mademoiselle Pinwrok est
 „une rivale que vous ne soup-
 „çonnez point. Vous la croiez
 „votre amie ; & elle par-
 „tage avec d'Albernac l'o-
 „dieux complot de vous mé-
 „priser & de vous abandon-
 „ner.

„Je ne vous instruis point,
 „pour que vous rompiez
 „avec Mademoiselle Pin-
 „wrok , pour que vous vous

„ livriez inconsidérément à
 „ des reproches vis - à - vis
 „ d'elle & de d'Albernac.
 „ Non, ma sœur : vos inté-
 „ rêts exigent une conduite
 „ toute autre. Examinez ,
 „ approfondissez sans une af-
 „ fectation trop marquée ;
 „ mais dissimulez. Reposez-
 „ vous sur Madame Dur-
 „ dof , sur mon époux & sur
 „ moi , pour vous faciliter
 „ les moyens de vous venger
 „ du traître. Ne vous dépar-
 „ tez point d'une confiance
 „ apparente en ses promef-
 „ ses ; & comptez que , dans
 „ peu , vous éprouverez que

(136)

„ votre meilleure & plus ser-
„ viable amie est votre affec-
„ tionnée sœur ,

„ MELITE.

Cephise reçut cette Lettre par l'entremise de l'ami de M. Durdof, qui nous avoit confirmé la nouvelle du séjour de d'Albernac à Amsterdam. Quelle joie ne causa - t - elle pas à cette infortunée ! Mais aussi combien ne fut-elle pas altérée par les réflexions les plus mortifiantes , auxquelles elle ne pouvoit se soustraire ! On me témoigne , se disoit-elle , un tendre intérêt sur

(137)

mon sort. On me plaint sans me mépriser ; parce que , sans doute , on ne me croit que victime d'un ravisseur. Mais à peine sera - t - on informé que je suis l'esclave d'un séducteur , & que je l'aime , le plus souverain mépris succédera à la compassion. Qui ne sera pas en droit de me reprocher que je n'ai cessé d'être vertueuse , que parce que j'ai cessé de me respecter ? La véritable vertu ne connoît point d'ennemis invincibles. Elle triomphe toujours , quand elle le veut : & plus elle a eu à combat-

tre , plus glorieux est son triomphe. Pourrai-je jamais alléguer pour excuse d'une honteuse défaite , que , pour sauver une réputation apparente , j'ai sacrifié une vertu réelle ? J'ai beau me représenter l'instant de cette cruelle alternative : quoique nous soions toujours indulgentes pour nous-mêmes , je ne peux me refuser de convenir avec moi de ma honte. Que ne fera-t-elle donc pas aux yeux du Public ? Devois-je plus craindre quelques instans de sa critique , que les reproches que j'aurai toute la

vie à me faire ? Plus j'envisage l'odieux préjugé qui m'a séduite , plus je me trouve coupable. Meladi Clardon m'aimoit ; elle m'estimoit : devois-je hésiter à la rendre ma confidente , en lui déclarant l'affreuse position où je me trouvois vis-à-vis de d'Albernac ? Non sans doute : & je le devois d'autant moins que son caractère me cautionnois que je ne perdrois point son estime , & que j'intéresserois davantage son cœur. Je l'aurois trouvée empressée à me délivrer de la séduction. Elle m'auroit ai-

dée de ses conseils , elle auroit fortifié ma vertu. Ma réputation auroit été rétablie. Justifiée par Meladi , d'Albernac auroit été en horreur auprès du Public ; & je serois encore vertueuse. Mais aveuglée par une injuste prévention , je n'ai point voulu distinguer Meladi de son sexe. J'ai pensé au contraire qu'elle m'accableroit de son mépris , sans vouloir approfondir si j'étois réellement coupable ; & que les apparences passeroient auprès d'elle pour certitude. Je lui ai fait injure , pour prendre trop de confiance

confiance dans le traître. Pour m'enlever, il a profité d'une impatiente tendresse à me trouver entre les bras de mon pere. Pour me séduire, un raisonnement spécieux, sur la perte de ma réputation, lui a paru nécessaire. Pour faire cesser, ou du moins calmer mes remords, il m'a abusée par la promesse du consentement de mon pere. Aujourd'hui il trompe ma confiance, il sacrifie ma tendresse à l'intérêt. Il devoit réparer mon honneur, il veut au contraire perpétuer mon infamie. Quel plus horrible

III. Partie.

A a

état que le mien ! Je ne dois songer qu'à ensevelir ma honte. Mais ma tendresse injuriée laissera-t-elle impunis tant forfaits ? Puis-je trouver autant de satisfaction dans le mépris , que dans la vengeance ? C'est au plus grand avantage qui m'en reviendra , à me décider. D'Albernac , incapable même du plus grossier sentiment , n'aura que de l'insensibilité pour mes mépris ; & mon amour propre se trouvera doublement humilié. Il faut donc me venger. Melite me promet de m'en fournir les moyens ; la secon-

dant, je me conserverai son amitié, son intérêt. Mais la dissimulation est nécessaire. Si j'y trouve de la répugnance, s'il doit m'en coûter, quelque tems, pour ne point faire éclater un trop juste courroux ; je dois me trouver dédommée par l'espoir de mieux assurer ma vengeance. C'en est fait : ma résolution est bien fermement prise. Je ne me flatte point de rappeler chez le traître des sentimens d'honneur, de reconnoissance : mais, du moins, me fera-t-il permis de lui faire naître des regrets de n'en avoir point eu.

Une femme , qui apprend que l'on outrage sa tendresse , court aussitôt à la vengeance : c'est toujours son premier mouvement. Mais lui est-il permis de réfléchir ? Son amour propre résiste à avoir une foi trop complaisante. Cephise étoit entichée de ce défaut , qui nous est si familier. Elle imaginoit que personne ne pourroit , comme elle , faire le bonheur de ce qu'elle aimoit , parce qu'elle se flattoit d'une réciprocité de sentimens : & l'on doit en être d'autant moins surpris , que d'Alber-

nac

nac ne cessoit de l'assurer que
 l'amour le plus constant &
 le plus sincère seroit toujours
 entr'eux un objet de riva-
 lité. Sait-on nous plaire? On
 fait aussi nous persuader : &
 notre vanité trouve sa satis-
 faction à n'avoir point de
 doutes. Cephise , en proie
 aux plus étranges combats ,
 croioit tantôt que sa sœur
 avoit prêté une oreille trop
 facile à la calomnie. Elle plai-
 gnoit d'Albernac , qui , dans
 un cœur entièrement à lui ,
 trouvoit sa justification. Tan-
 tôt elle accusoit Melite elle-
 même de vouloir la surpren-

dre par de fausses protestations d'amitié d'intérêt à son sort. Elle la soupçonnoit de ne chercher à la détacher de d'Albernac , que pour s'approprier plus facilement les fruits de son infortune : & , loin de croire qu'il fût vrai , comme Melite le lui mandoit , que son pere l'ignorât , elle craignoit au contraire que sa sœur , de concert avec lui , ne voulût abuser de la confiance qu'elle pourroit prendre en ce qu'elle lui marquoit , pour la réléguer dans un Couvent. L'ennui d'un pareil azile & la honte qu'il entraîne

avec lui , parce qu'il est la
 peine attachée à une mau-
 vaise conduite ou du moins
 inconsiderée , avoient droit
 d'effraier Cephise qui se flat-
 toit toujours que d'Albernac
 répareroit son honneur ; au
 lieu qu'une fois séparée de
 lui , il ne lui en restoit aucu-
 ne espérance. L'instant d'a-
 près , elle s'accusoit de faire
 injure à l'amitié d'une sœur
 qui ne s'étoit jamais démen-
 tie ; & ses soupçons cédoient
 à la persuasion où elle ne pou-
 voit manquer d'être , que son
 honneur intéressât trop parti-
 culièrement celui de Melite ;

pour qu'elle ne fût pas curieuse la première que l'auteur de la faute la réparât, puisque lui seul le pouvoit. Mais dans toute cette alternative de sentimens elle hésitoit toujours à croire que d'Albernac fût un imposteur , un infidèle , un parjure.

Elle prit sur elle pour examiner sa conduite , mais sans prévention. Il étoit difficile que pareil examen en fût exempt : l'amour de Céphise devoit lui en faire craindre une trop avantageuse. Mais aussi elle devoit , du moins la modérer par l'envie

de s'affurer de la vérité, & pour se décider sur le plus ou le moins de confiance que méritoit ce qui lui avoit été mandé par Melite. Elle ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que la contenance de d'Albernac auprès de Mademoiselle Pinvvrok annonçoit plus d'égards & d'attentions, que de politesses ordinaires & de complaisances désintéressées. La jalousie est une suite infailible de l'amour excessif. Quelle contrainte Cephise n'eut-elle point à se faire, pour masquer un sentiment si difficile à l'être?

Le cœur de l'homme ne peut être susceptible d'un égal partage. Cephise trouvoit dans le sien la conviction de cette vérité. Elle se sentoit toujours un certain penchant à ne point juger trop légèrement, parce que son amour auroit voulu pouvoir justifier celui qu'elle craignoit de trouver coupable. Il falloit donc examiner si les sentimens de d'Albernac pour Mademoiselle Pinvvrok pouvoient lui être préjudiciables. Elle ne le reconnut que trop, autant pour sa tranquillité, que pour sa satisfaction. D'Al-

bernac lui témoignoit bien toujours cet amour , cet empressement qui lui avoient fait espérer de faire taire à la longue les reproches que la vertu de Cephise ne pouvoit manquer de lui faire : mais ce n'étoit plus avec ce même air naturel qui , toujours , sçait nous plaire , parce qu'il est le naïf interprète des sentimens du cœur. L'art , toujours de beaucoup inférieur à la nature , avoit beau être ménagé par D'Albernac ; il avoit beau chercher à lui donner une ressemblance inimitable , Cephise

ne pouvoit méconnoître une affectation que la sincérité de son amour lui rendoit encore plus sensible.

Le cœur de Cephise trouvoit du danger à suivre le conseil de dissimulation que Melite lui avoit donné. Elle se flattoit que , dans l'inconstance de d'Albernac , il y avoit moins de réflexion que de légèreté d'esprit. Si , se disoit-elle à elle-même , je ne cherche point à rappeler sa tendresse , en lui faisant connoître , par ma sensibilité , qu'il me l'aliène ; ce qui n'est peut-être aujourd'hui qu'un

qu'un deffaut passager ; en deviendra bientôt un d'habitude , & conséquemment incorrigible. Que Mademoiselle Pinwrok lui plaise : rien de surprenant. Elle est jeune, aimable ; elle a des graces , des talens ; mais il ne se peut faire qu'il songe à un établissement. Quand il voudroit même s'oublier au point d'être parjure ; la façon de penser de Monsieur Pinvvrok ne doit-elle pas me rassurer ? Pour établir sa fille , il consultera toujours préféablement la fortune. D'albernac ne l'ignore point : & voilà

déjà ma plus forte appréhension détruite. Craindre que Mademoiselle Pinvyrok se laisse séduire ! Les fautes des autres nous sont souvent utiles : & mon exemple lui suffira pour rendre sa vertu plus austère. Le repentir d'une foiblesse la suit de trop près pour ne pas nous en garantir. Mais , s'objectoit Cephise , la raison dans ces instans est asservie par l'amour. J'en ai fait la funeste expérience. Si Mademoiselle Pinvyrok aime d'Albernac , résistera-t-elle plus que moi ? J'ai sacrifié ma vertu à une

fausse idée que je me suis faite de ma réputation ; & je crois , dans cette surprise , trouver une excuse. Mademoiselle Pinvvrok peut sacrifier à l'amour ; & sera-t-elle moins indulgente pour elle-même ? Elle pourra , je le veux , être humiliée de sa foiblesse : mais l'honneur de sa famille se trouvera compromis. On s'empressera à couvrir sa honte : & moi que deviendrai-je ? De quel œil me regardera-t-on ? Je serai l'objet du mépris : & de qui ? D'un parjure , d'une rivale. Que fais-je même si l'on ne

me couvrira pas de la plus odieuse réputation ? On pourra m'accuser d'avoir suborné Mademoiselle Pinvrok ; d'avoir été l'infâme instigatrice de son déshonneur : & , triste victime de mon amour pour un traître , de mon amitié pour une rivale , je deviendrai encore celle innocente de tout le Public. Une fois prévenu contre moi , rien ne pourra servir à ma justification. Si même ceux , auxquels je serai sacrifiée , déposoient en ma faveur ; on les soupçonnera de n'être gouvernés que par un sentiment

timent de pitié sur mon sort.
 Mais d'ailleurs que peut-on
 attendre d'un parjure & d'une
 rivale ? Celui-là, accoutumé
 qu'il est aux forfaits, ne peut
 que méconnoître l'humanité ; & celle-ci, pour
 se défaire d'un objet, qui
 peut quelquefois lui faire naître
 des remords, sera peut-être
 la première à protéger la
 calomnie. A quoi donc
 me résoudre ? A dissimuler
 plus que jamais ; à contraindre
 un cœur ulcéré, pour qu'il
 ne laisse échapper aucuns
 reproches : à tâcher de
 ramener par la douceur un

III. Partie.

D d

cœur que je croiois avoir en-
chaîné par l'amour.

On réussit plus communé-
ment à ramener un inconf-
tant par la voie de la dou-
ceur , qu'en l'accablant de
reproches : & ce dernier
moien l'éloigne au contraire
presque toujours. Mais il
n'est pas à dire pour cela que
l'on doive paroître insensible.
On a plus d'un exemple des
risques qu'il y auroit à cou-
rir. Il peut arriver quelque-
fois que l'homme ne paroisse
volage , que pour éprouver
l'objet qu'il aime : & , s'il
perd les fruits qu'il s'est pro-

mis de cette épreuve , une indifférence , qui n'étoit que feinte , lui paroît devoir être nécessaire & réelle. Telle étoit l'appréhension de Cephise , parce que son cœur ne lui permettoit pas de croire autre chose , sinon que les égards de d'Albernac pour Mademoiselle Pinwrok n'étoient qu'un ingénieux artifice. Il suffit que notre amour propre se trouve intéressé , pour que la conviction suive de près les conjectures.

Cephise ne douta donc point qu'une triste sensibilité , non plaintive , étoit le

seul parti qu'elle avoit à prendre comme le meilleur. D'Albernac volage étoit aimé par l'espérance de le rendre content. Cephise n'eut point à se contraindre pour paroître triste, rêveuse. Elle rendoit la situation de son cœur. Nous ne sommes jamais étudiées plus particulièrement que par une rivale, parce que, pour l'ordinaire, le plaisir le plus séduisant pour elle, est la peine qu'elle nous voit ressentir : & nos chagrins plus ou moins cuisans, décident sa joie plus ou moins vive.

Fin de la troisième Partie.